

# **Chiasme violent pour un double espace criminogène dans *L'amas ardent*, conte tunisien**

**Clotaire SAAH NENGOU**

Associate Professor, Department of Foreign Languages,  
Obafemi Awolowo University, Ile-Ife, Oyo State, Nigeria

E-mail: saneclo2012@gmail.com

---

**Received:** 01/10/21    **Accepted:**24/05/22    **Published:** 31/10/22

---

## **Résumé**

L'univers imaginaire du conte a une fonction ludique et sa vocation est cognitive. *L'amas ardent* (2017) de Yamen Manai, bâti sur plusieurs nappes discursives, établit linguistiquement des entrelacs entre une humanité belliqueuse et la cruauté chez l'insecte. En se fondant sur la sémiosphère pour évaluer théoriquement le conte fantastique, l'étude explore l'espace manichéen de l'insecte qui enchâsse un autre espace réel, presque manichéenne de l'intégrisme religieux. Dans cet enchevêtrement de nappes discursives, les données linguistiques débouchent sur l'anthropomorphisation de l'insecte et l'esthétique de la violence dans son fond et sa forme, produisant ainsi le chiasme violent suivant : « l'écriture de la violence et la violence de l'écriture ». Par ailleurs, le but principal de cette étude est de montrer que la narrativisation, par l'âpreté du vocable dans l'espace du texte, c'est la force verbale qui peint esthétiquement les images les plus ténébreuses du fondamentalisme religieux dans le monde actuel.

**Mots-clés** : violence sectaire ; anthropomorphisme ; chiasme ; conte ; sémiosphère.

## **Abstract**

The tale, universe of the imagination, has a playful function and its vocation is to convey cognitive messages. *L'amas ardent* (2017) by Yamen Manai, establishes with several discursive layers, linguistic intertwining between a belligerent humanity and cruelty in the insect world. Based on the semiosphere, the study theoretically evaluates the fantastic tale by exploring

the Manichaeian space of the insect, which enshrines another real space, a Manichaeian fresco of religious fundamentalism. In this tangle of discursive layers, the linguistic data shows the anthropomorphization of the insect. The aesthetic of violence is a violent chiasm that produces, “the writing of violence and the violence of writing”. The overarching goal of tis paper is to show that the narrativization by harshness of the word in the text space, is the verbal force that paints esthetically the darkest images of religious fundamentalism in today’s world.

**Key-words:** sectarian violence; anthropomorphism; chiasmus; tale; semiosphere

---

### Introduction

L’humanité si belle, gigantesque, ingénieuse est paradoxalement aussi ténébreuse qu’absurde, et elle aurait beaucoup à apprendre des plus petites créatures sous le soleil, le monde des insectes. Car leur univers aussi lilliputien qu’il paraisse, représente une mimesis du manichéisme du monde des humains, un duel entre le mal et le bien, le bon et la brute. En effet cet univers d’insectes est constitué d’espèces utiles à la biosphère ; mais il y fourmille aussi des espèces nuisibles. Cette proximité entre bien et mal va permettre à l’artiste de métaphoriser cet univers en projetant sur ces bêtes la psychologie humaine (sentiments, rêves, et émotions).

L’anthropomorphisme est une réalité poétique dans *L’amas ardent* (2017), un roman de Yamen Manai, lequel va personnifier l’abeille comme « fille » de l’apiculteur et métamorphoser les frelons d’Asie, (ennemis naturels des abeilles), transformés virtuellement en intégristes barbus. En quoi *L’amas ardent* est-il un conte ? Quelles sont les données scientifiques ou entomologiques caractérisant l’abeille et le frelon géant ? Comment l’univers irrationnel et fictionnel de l’insecte se présente-t-il dans ce conte ? Comment l’insecte est-il métaphorisé, quand on sait que l’anthropomorphisation de l’insecte permet d’enchâsser l’espace de la réalité humaine à l’intérieur du cadre fictif du monde des insectes ? En admettant que la fiction soit un trait pertinent au conte, comment évaluer et

illustrer à partir de ce roman, le discours de la violence physique et verbale dans l'espace manichéen et irrationnel de l'insecte ? En quoi consiste l'espace rationnel humain aux prises avec les soubresauts de la violence sociale due à l'arrivée des sectaires ? Quel est le code gnomique de ce conte ? Que nous enseigne-t-il dans le temps et dans l'espace ?

### **Cadrage théorique**

L'espace du conte est conçu ici comme un élément romanesque de la violence que l'on peut explorer par la théorie de la sémiotique. Ce monde est un lieu, un socle, un cosmos ou une sphère, où vivent et se déplacent des personnages humains et des bêtes, car c'est un ensemble de lieux qui encadrent l'action. Dans toute fiction, l'action se déroule dans un cadre spatial et temporel et il existe une relation entre des espaces qui sont emboîtés les uns dans les autres, ce qui entraîne une mise en abyme, car « l'espace existe avec le temps comme un duo consistant. Le temps est l'organisateur des principaux événements [...] dans le monde réel comme dans la fiction romanesque », fait remarquer Shukman (1977, p.126). Quant à la théorie de la sémiotique, elle définit la relation entre l'espace et la littérature comme un « espace sémiotique nécessaire à l'existence et au fonctionnement des différents langages [...] Dans la littérature narrative par exemple, l'intrigue est un espace » (Lotman, 1990, p.23). La sémiotique est l'étude qui essaie de répondre à ce que sont les signes, les symboles, et ce, en traitant de leur interprétation. Lotman a inventé la sémiotique par analogie avec la biosphère, l'atmosphère, l'hydrosphère. La sémiotique, c'est le titre de la partie II citée dans « L'univers de l'esprit » [*Universe of the mind*] (1990, p.35) et contient des chapitres sur l'espace sémiotique. La sémiotique est un espace mental plutôt abstrait, différent des études d'espace réels dans la littérature, la peinture, les films. Lotman (2005, p.107) écrit, « Nous avons dans l'esprit une sphère spécifique traitant des signes, une sphère assignée à l'espace clos. Dans un tel espace des processus de

communication sont possibles ». La description lotmanienne de l'espace ou de la sphère, est semée de métaphores. « Une sémiosphère est un espace dans lequel nous sommes immergés chaque fois que nous communiquons », c'est un espace délimité par une frontière imaginaire; par exemple une frontière entre amis/ennemis ; pauvre/riche ; beau/laid. Ainsi donc les lieux de la sémiosphère sont le résultat des projets métaphoriques ou des valeurs culturelles dans un espace géographique. La sémiosphère apparaît sous la forme des « dichotomies spatiales » telles que l'opposition « centre »#« périphéries » ;« bien »#« mal » ; « ouvert »#« fermé » ;« haut »# « bas » ;« près »# « loin ». Conçues par l'imagination pour valoriser l'espace, ces notions sont appelées des « notions de cognition spatiales » projetées dans l'espace physique. Lotman insiste sur le fait que la vie religieuse et les valeurs idéologiques de la culture sont visibles dans la cognition spatiale et projetées sous la forme de « contraires sémantiques ».

Il apparaît de tout ceci un système de relations spatiales. L'évènement provoqué par le protagoniste est représenté sous la forme de mouvement entraînant des changements de lieux. Illustrant ceci dans *L'amas ardent*, l'apiculteur (le Don) exaspéré par le vice en Arabie va changer d'espace, en quittant le Qafar un lieu qu'on dit saint, lieu de croyants et espace pieux, mais qui est tout aussi bien l'univers de la luxure, un terreau favorable à la gestation des extrémismes : l'intégrisme et le fanatisme religieux. Le Don s'enfuira vers Nawa au Maghreb, sa terre natale, un espace de convivialité, havre de paix et de coexistence pacifique. Mais il sera vite rattrapé par une cohorte d'intégristes venue d'Arabie. La perception mentale qui donne une signification à l'espace géographique va projeter sur Nawa, l'image d'une sphère du bien, opposée au Qafar, la sphère d'où proviendront les symboles du mal. Il s'agit donc d'après la théorie lotmanienne de contraires sémantiques, qui confirment bien que l'espace en tant que signe, porte une double signification.

En résumé *L'amas ardent* est un roman de Yamen Manai, qui s'inspire de la réalité de l'univers arabe et de celle du monde, aujourd'hui sous l'assaut du terrorisme international. Dans le récit-cadre, le protagoniste principal est un apiculteur (le Don) qui vit à la campagne au milieu de ses abeilles qu'il appelle affectueusement ses « filles », loin des autres humains qu'il fuit comme la peste depuis son triste séjour en Arabie. Mais il est vite envahi par d'étranges insectes détruisant ses ruches, et il combat pour protéger ses abeilles. À la suite d'une lutte mortelle qui oppose ses « filles » aux frelons, le Don doit repousser les assauts de ces frelons cruels mystérieusement entrés à Nawa. Des légionnaires islamistes sponsorisés par le Prince du Qafar se sont infiltrés au sein des formations politiques du paisible pays du Don (Sidi Bou) et de son petit village Nawa. « Le parti de Dieu » gagne du terrain et il est constitué de fanatiques aux prêches violents et des fondamentalistes, qui auraient par mégarde emporté dans leurs caisses de victuailles quelques nids de dangereux frelons d'Asie, une espèce très rare au Maghreb. Ces acariens s'échappèrent des caisses sorties du navire et se multiplièrent exponentiellement une fois rentrés dans leur nouvel espace vital à Nawa. Dans ces mêmes caisses, les islamistes avaient entassé beaucoup de cadeaux, des vivres, et vêtements pour appâter le peuple local. De plus, ils enseignaient une lointaine version de l'Islam, qui ferait, par la suite, des ravages au sein des populations à Nawa. Pour combattre ces frelons, des chercheurs universitaires iront au Japon ramener l'antidote, une autre espèce d'abeille, des « reines-mères » qui affronteront efficacement les frelons en introduisant de bons gènes codants, pour de bons réflexes dans la ruche. Car, les abeilles japonaises ont leur stratégie pour venir à bout des frelons géants. En effet solidaires, elles forment autour du prédateur, un « amas ardent » qui le brûle entièrement. La trame s'achève sur une lueur d'espoir.

## **L'univers du conte et de la fable**

Le conte se définit comme un récit d'aventures imaginaires, assez court alors que la fable est un récit souvent symbolique dans lequel l'imagination intervient. L'univers du conte ou de la fable peut être celui du merveilleux ou du fantastique. Conte et fable se côtoient la plupart du temps. « L'affabulation, c'est l'organisation méthodique d'un sujet en fable, c'est-à-dire en intrigue ou en trame imaginaire » (*Le Figaro littéraire* 1957, p. 121). On dit qu'il y a merveilleux dans une œuvre littéraire, lorsque le surnaturel se mêle à la réalité ; le surnaturel étant accepté par le lecteur dans les contes merveilleux (Rolle-Boumic 2015, p. 82). Le merveilleux est donc étymologiquement un effet littéraire provoquant chez le lecteur une impression mêlée de surprise et d'admiration. Le merveilleux survient dans un monde imaginaire qui le permet et qui l'accepte sans problème. En revanche, les récits fantastiques sont des œuvres d'imagination qui restent ancrées dans la réalité. On parlera ici du réel fictionnel qui se caractérise par l'intrusion d'un phénomène de la réalité à l'intérieur de la fiction. Ce phénomène ne touche pas à notre monde réel, mais il rompt avec la vision cohérente que nous en avons. En théorie, le fantastique met en scènes deux logiques opposées : une logique rationnelle et une logique irrationnelle (Rolle-Boumic, 2015, p. 80). Par exemple, le roman-conte de Manaï se retrouve dans le domaine du conte fantastique avec ces deux logiques.

## **Chiasme scripturaire dans l'esthétique du conte fantastique**

Le chiasme est une figure de rhétorique formée d'un croisement de termes tels que, bonnet blanc/blanc bonnet (a, b / b, a). Les chiasmes généralement sont des figures de métataxe, c'est-à-dire des figures qui agissent sur la structure de la phrase, des figures de construction. Le chiasme est une *métataxe* par adjonction et par suppression (Groupe U, 1970, p. 206). Nous notons à titre descriptif dans cette étude, le « chiasme violent » et le « chiasme paisible ». Parlant de chiasme violent dans le cadre

précis de cette étude, on fait allusion à une anaphore du mot « violent » qui se répète en inter-croisement. Celui-ci va donner les anaphores suivantes: l'écriture de la violence et la violence de l'écriture ; autrement dit, la narrativisation de la cruauté et la cruauté du vocable choisi pour narrativiser ce thème. Il s'agit d'un roman du sang et de la violence dont le vocable usité au cœur de la narrativisation regorge de cruauté. Pour témoigner des événements sanglants, toute littérature qui exerce son devoir historique et social se sert de l'écriture, car comme l'écrit Barthes (1972, p.18), c'est un « acte de solidarité historique [...] l'écriture est une fonction ; elle est le rapport entre la création et la société, elle est langage littéraire transformé par sa destination sociale, elle est la forme saisie dans son intention humaine et liée aux grandes crises de l'histoire ».

Le rôle de l'écrivain par l'écriture comme marqueur et témoin de l'histoire, a été nettement clarifié par un auteur algérien, Yasmina Khadra, dont le pays fut lui aussi victime de la saignée intégriste comme la Tunisie de Yamen Manai. En effet Khadra (2004) affirme : « J'ai fait mon devoir de mémoire, j'avais une tragédie sur les bras, il fallait la conjurer. Parler de son pays n'est pas dévalorisant. Contribuer à l'écriture de son histoire, c'est jalonner son avenir de repères salutaires ».

L'écriture de la violence « apparaît alors comme une façon de lutter avec des mots contre la décrépitude de la pensée, le cynisme des idéologies et l'absurdité des actions de ceux qui ont en charge le destin de leurs concitoyens. » (Ngalasso, 2002, p.73-74). Cette violence scripturaire devient ainsi l'apanage de plusieurs écrivains, pour le fait que la violence se soit imposée aujourd'hui comme mode d'expression sociale. « Les littératures du sud sont elles aussi convoquées par cette question qu'est la violence [...] Beaucoup d'entre elles sont nées dans la tourmente de l'ère coloniale, dans la lutte contre le racisme et pour un accès à la dignité humaine » écrit Mondonoli (2002, p.3).

Le premier aspect du chiasme dans *L'amas ardent*, c'est l'écriture de la violence (a,b) ; l'aspect thématique ou le

fond, est perçu comme un espace où se manifestent des scènes horribles. Dans cet espace Nawien, les convictions religieuses sont imposées aux villageois dans la terreur. Ce chiasme exprime thématiquement la violence dans la sphère des insectes. Par ailleurs, l'autre pan du chiasme violent (b,a) ou la violence de l'écriture consistera dans la forme, à démontrer à travers l'exploration du réseau des signes dans l'espace du texte, comment l'écriture porte l'empreinte de la violence et comment elle devient le véhicule du message violent. Car les schèmes discursifs sont teintés de vocables agressifs et la structure du texte est en elle-même violemment découpée. Notons bien qu'au cours de cette analyse esthétique et stylistique, le fond et la forme ne se séparent pas. Car ces deux aspects s'entremêlent en s'associant dans la peinture pour obtenir un bon mélange de couleurs, qui véhicule au plus haut point l'image de la violence.

En effet en explorant l'univers du macro-signe (le texte), on voit bien la violence sur la structure de l'ordonnancement dans l'espace du texte de ce conte, qui paraît très peu linéaire, fragmenté et mis bouts par bouts du fait des mouvements du personnage changeant d'espace et l'espace, de signification. Il s'agit des va-et-vient avec des suites digressives ou dysphoriques sur le fil harmonieux de l'action. Toute ces coupures renvoient à une sorte de roman de la mémoire, celui qui obéit au temps psychologique avec prédominance du vrac ou du désordre. Les procédés linguistiques de mise en évidence du thème violent sont les figures de discours, la métaphore, le parallélisme, la symbolisation, les codes de la sémiosphère et la technique narrative.

### **Mise en abyme du texte**

La mise en abyme en littérature et au cinéma est aussi appelée l'histoire dans l'histoire. Cette étude présente un dispositif selon lequel un personnage se raconte ou raconte son histoire dans le cadre d'une autre histoire appelée récit-cadre. C'est aussi un terme qui renvoie à la pratique consistant à placer

l'image d'une plus petite échelle dans une échelle plus grande ou d'enchâsser un texte plus petit dans un texte plus grand, appelé le texte-cadre. Il existe souvent des parallèles entre deux images, deux espaces, qui sont utilisés pour révéler la vérité dans tous types de romans, pièces de théâtre, poèmes et films. La littérature moderne tend à incorporer de multiples schémas narratifs dans une même histoire telle qu'on le voit dans *L'amas ardent*.

Ces multiples nappes discursives sont discontinues, car ce sont des suites dysphoriques dues à l'introduction d'un corps étranger dans le fil euphorique du récit. Par exemple, dans *L'amant ardent*, au début du conte à la page 11, on décrit une scène bourgeoise dans l'univers d'Arabie où le Prince du Qafar, qui tire sa puissance du pétrole et du gaz, vit dans son somptueux palais, planifiant de déstabiliser d'autres peuples musulmans par la dissémination de l'intégrisme dans le monde. Bref il veut saper les jeunes démocraties : « Qu'y a-t-il de plus facile à détourner que la démocratie ? » se dit le prince du Qafar (Manai, p.18). Soudain apparaît une rupture à la page 20 où interviennent l'univers fictionnel du Don et de ses abeilles à Nawa. Puis vers la page 38 arrivent en grande pompe des groupes sectaires d'Arabie. La page 96 est un flashback d'autrefois, un aperçu sur la vie du Don en Arabie, un espace qui lui évoque de mauvais souvenirs. À la page 113, le Don rechute dans la morbide réalité de l'occupation islamiste et de la mort mystérieuse de ses abeilles. Il recherche les coupables et même la solution à cette tragédie.

Le concept « manichéisme » vient du latin *Manichoeus* et du grec *Manikhaios*. Selon *Le petit Robert* (2011), c'est une croyance selon laquelle bien et mal sont deux principes fondamentaux et antagonistes de l'univers. C'est aussi une conception dualiste, et on parle de la vision manichéenne ou dualiste du monde. Dans *L'amas ardent*, l'espace fictif de l'insecte sert de récit cadre à l'espace manichéen des humains. C'est dire que le sujet rationnel du terrorisme international est

enchâssé dans celui de l'apiculteur avec son monde d'insectes dont l'intrigue est irrationnelle.

### **Identification scientifique et données entomologiques de l'insecte**

L'entomologie est une partie de la zoologie qui étudie la vie et la morphologie insectes. L'espace fictionnel de *L'amas ardent*, nous communique des informations esthétiques et scientifiques sur l'abeille et le frelon géant d'Asie. Qu'est-ce que l'abeille ? L'analyse entomologique de l'abeille révèle chez elle des vertus telles que la pureté, l'innocence, l'instinct grégaire, la synergie, la vie collégiale et l'entraide. Elles possèdent un corps beau à regarder et si doux au toucher. La figure de parallélisme dans ce texte le rapproche à la douceur du pouce d'un bébé. Physiquement le corps métaphorisé et hyperbolique de l'abeille est « strié de lignes d'or et de miel tout dodu » (Manai, p.24). L'usage de la métaphore hyperbolique décrit l'abeille comme une espèce féérique, car elle est décrite avec « des pattes délicates légèrement velues et des ailles qui scintillaient tels des diamants quand le soleil inondait la campagne de Nawa. » Une des qualités de l'abeille qui est digne d'émulation chez les êtres humains, c'est le sens de la communication, la synergie, c'est-à-dire, la solidarité, car ensemble, les abeilles butinent les fleurs en symbiose. Dans la fiction, on peut « les observer se communiquer les meilleures adresses de fleurs » (Manai, p. 27). Il y a une classification des abeilles d'après les données scientifiques dans le texte : les abeilles japonaises (les *Japonica*) conquérantes des frelons prédateurs ; les abeilles européennes domestiquées, appelées *les Apis mellifera* différentes des locales du pays Nawa qui sont les *intermissas* (Manai, p. 47). Sur le plan des épidémies, l'abeille par son reflexe collégial, mécanisme d'entraide et de solidarité, sait défendre farouchement la ruche contre le *varroa*, un parasite qui vampirise l'abeille, l'infectant de maladies contagieuses et mortelles ; menaçant de destruction, toute une ruche entière. Mais les abeilles ont un flair qui dépiste

facilement les nymphes parasitaires. C'est alors qu'à l'unisson, elles expulsent très tôt de la ruche les alvéoles contaminées : « Quand elles détectaient un ennemi sur le dos d'une adulte, elles s'employaient immédiatement à l'en débarrasser. Unissant leurs forces, elles l'arrachaient comme on arrache un pou de la tête, avant de l'évacuer *illico presto*. » (Manai, p. 18). L'abeille ainsi décrite est la métaphore symbolique de l'entraide dont le dur labeur produit, au bout du compte, du miel pur et bon, résultat de la bonne intelligence entre ces insectes. « L'abeille est métaphorisée en littérature, ou utilisée dans les contes et fables, pour mettre en évidence l'esprit collégial et coopératif », selon la note de Brian (2006, p. 84). C'est, à notre humble avis, cet esprit d'unité qui fait défaut à beaucoup d'humains.

La logique irrationnelle et imaginaire montre dans l'espace métaphorique du conte, le Don, un paisible éleveur au milieu de ces belles bêtes non-violentes (sauf pour se défendre), et qui ne font que du bien aux humains et à leur environnement. Pour les personnifier, l'éleveur les appelle affectueusement par une autre métaphore, « mes filles », vivant en paix et en confiance avec : « il vivait avec elles une relation fusionnelle et ne portait quand il les visitait aucune protection. Elles ne le piquaient jamais [...] ses filles. C'est ainsi qu'il appelait ses abeilles. » (Manai, p. 26). Le Don enjolie ces bêtes : « Bonjour mes belles ! Alors vous cherchez une nouvelle maison ? » (Manai, p. 56) « [...] elles le reconnaissaient et ne se défendaient pas quand il levait le toit de leur maison » (Manai, p. 122). Le substantif de « maison » est une métaphore hyperbolique pour personnifier la ruche, habitat naturel de l'abeille ; il y a proximité et complicité entre homme et insecte, le Don et ses abeilles. Pour exagérer cette filiation, une perspective fusionnelle caractérise leur relation, et fort de cette complicité, le Don qui rêve se métamorphoser en insecte, se dit : « je me sens plus abeille qu'homme » (Manai, p. 20).

Pour l'aspect symbiotique, l'abeille fait du bien à l'homme dans son espace environnemental et l'homme le lui

rend bien, par des soins attentifs, des hommages gratifiants et de la courtoisie, gestes propres au paradigme de l'humain. Et même jusqu'à l'organisation sociale souvent désordonnée, extrêmement surpeuplée et chaotique devrait plutôt adopter en guise d'émulation : « Ce qui arrive quand un royaume d'abeille est surpeuplé. Une partie de ses habitants le quitte pour en fonder un nouveau » (Manai, p. 21). Ceci n'a rien à voir avec des ghettos humains, des milliers de bidon villes surpeuplées, où malgré la surabondance humaine dans l'espace, les hommes s'y entassent toujours comme un amoncellement d'ordures. Il existe aussi dans ce texte, la trinité homme-insecte-homme, une double symbiose et un autre procédé chiasmique pour préserver la biosphère des comportements humains « écocidaire » (un néologisme dérivatif de suicidaire).

En effet, cet autre chiasme plutôt paisible, va illustrer ici une relation de codépendance et de coexistence, où l'abeille donne de son miel à l'homme pour le nourrir tout en préservant l'environnement écologique. Puis l'homme, par un retour de et solidarité de gratitude, va protéger l'abeille contre des prédateurs et des maladies. La vie de l'homme dépend de celle de l'abeille, et vice-versa. Ainsi se construit la synergie écologique: « Plus d'abeilles, plus de pollinisation. Plus de pollinisation, plus de récolte. Plus de récoltes, bonjour la famine » (Manai, p. 172). La structure du chiasme paisible est dans cette paraphrase du texte : (a) Elles [les abeilles] veillaient sur (b) lui [l'homme], comme (b) lui [l'homme] veillait sur (a) elles (Manai, p.173). Si la vertu se trouvait du côté des abeilles, il valait mieux pour le Don de rentrer vivre à Nawa, son village, dans la sphère saine de l'abeille, au lieu de demeurer en Arabie, un espace religieux hanté par la luxure, la violence sexiste et la corruption. Si l'abeille est fidèle et soumise, l'homme par contre est infidèle, imprévisible, et félon. Le Don dit ceci : « Si fréquenter les hommes pouvait faire douter de Dieu et de sa finalité, de ses desseins, fréquenter les abeilles conduisait le Don à bien d'autres conclusions » (Manai, p.137). Mais le Don et ses abeilles, dans cet espace

paradisique, sont vite envahis par les frelons géants, d'étranges insectes venus d'Arabie. Qu'est-ce que le frelon d'Asie ?

La caractérisation entomologique classe le frelon d'Asie dans la catégorie des acariens. C'est l'ennemi traditionnel et le plus grand prédateur de l'abeille. En effet, il existe plusieurs types de frelons en Afrique, mais celui qui nous intéresse le plus est le type qui existe dans ce texte, le frelon géant d'Asie avec ses qualités d'agresseur et de dévastateur de la flore végétale. C'est un insecte ailé et gigantesque aux couleurs atypiques ; son corps a des proportions démesurées ; il est suffisamment gros pour être visible et audible à une centaine de mètres. Ce frelon a la taille d'un doigt, alors que « l'abeille était tout aussi petite qu'une phalange » (Manai, p. 117). Différent du frelon maghrébin généralement strié de jaune et de noir, le frelon d'Asie est presque totalement noir, avec une seule tache orange entre ses yeux et des anneaux de même couleur. D'après la métaphore hyperbolique du texte, ce frelon tout noir « est presque vêtu d'un habit funèbre » (Manai, p.118) Ce sont des insectes aux aspects extérieurs lugubres, que le Don qualifie de « monstres », car les grosses mandibules de ces acariens sont hyperboliquement comparées à des faucheuses (sorte de lames, faucille pour couper le blé) (Manai, p.131) C'est alors que les forces du mal vont se heurter aux forces du bien. Dans cette sphère conflictuelle, les insectes s'affronteront impitoyablement dans un combat épique. Les lugubres frelons géants d'Asie vont soudain envahir les ruches pour décimer toutes les « filles » du Don. Cet épisode va fendre l'âme sort qui s'abattait sur le Don : « Quand le drame survint, chacun s'en trouva affecté » (Manai, p. 28)

Par ailleurs, il faut rappeler ici la valeur morale dans les « dichotomies spatiales » (Lotman, 1990, p.172). C'est un espace dualiste où règnent le mal et le bien, mais le vice surtout y est pernicieux. Le Don découvrait, par-ci et par-là, les carcasses éparpillées de ses « filles » et il se posa une grande question : « Quel mal étrange avait foudroyé la ruche [...]

coupant en deux des milliers de ses filles ? » (Manai, p.25) Cette découverte macabre met en évidence un champ lexical constitué de termes violents, empruntés au paradigme de la guerre et du terrorisme pour décrire des scènes atroces et insoutenables. En effet, des mots qualifiant les carcasses d'insectes de « corps », en hypertrophiant leur nombre, attribuent ainsi aux carcasses des caractéristiques de victimes humaines : « corps mutilés de [...] ses filles » ; « elles étaient éventrées [...] coupées en deux [...] des corps gisaient de trente milles de ses abeilles [...] la reine mortellement blessée » (Manai, p. 24). La force de la violence verbale va produire un puissant effet dans le discours narratif. La métaphorisation de cette fureur utilise parfois des termes de combat de l'aviation pour décrire la charcuterie : « le pilonnage était constant et à très haute fréquence ... elles se faisaient harponner et promptement déchiquter ... » (Manai, p.124) (C'est nous qui soulignons).

L'usage excessif du vocable guerrier transfère ici un lexique de guerre d'aviation dans la cruauté animale. En effet, « Pilonner » est larguer des bombes, et le mot « harponner » est dérivé du harpon. Il y a hyperbole du dard de l'insecte, qui, par transfert de sens, devient un « harpon » de pêche ; une sorte de long javelot au bout acéré et très pointu, qu'on use pour transpercer les poissons lors de la pêche en rivière. C'est stylistiquement une immixtion du lexique de guerre et du crime humain dans cette bataille entre les insectes, et le carnage causé par ces frelons sera à l'image de la barbarie des extrémistes qui posent des bombes. Parti d'un univers de la quiétude et de la convivialité, l'on fait face soudain à un espace de lamentations, du fait de la découverte macabre qui endeuille l'apiculteur ; car on aperçoit un Don fondant en larmes face au désastre dans ses ruches : « le petit Béchir aperçut l'homme qui se lamentait à genoux devant les corps mutilés de nombre de ses filles » (Manai, p.21) Le Don pleure et des villageois qui passaient par-là, lui adressent leurs « condoléances » comme on le fait chez les humains éplorés. Cette marque de courtoisie démontre

l'ampleur de la personnification et de la métaphorisation de ces deux types d'insectes dans ce texte. Cependant, l'abeille n'est-elle que victime naturelle des frelons dévoreurs ? Il y a un troisième insecte qui viendra solutionner le problème de l'abeille.

### ***L'amas ardent* ou la synergie brûlante**

La meilleure des défenses, c'est la contre-attaque, dit un adage populaire. Les abeilles se défendent toujours, mais elles sont peu offensives et pour ce faire, subissent de lourdes pertes. Pourtant elles ont aussi des dons naturels pour contre-attaquer et se battre afin d'éviter toute extermination de leur espèce par les acariens. Il faudra chercher le sauveur de l'abeille chez les cousines. Il s'agit d'autres abeilles appelées *Apis mellifera japonica*, une espèce de reine-mères venues du Japon, qui sont plus astucieuses que les abeilles ordinaires et plus entreprenantes que les frelons prédateurs. Elles sont l'antidote naturel contre les frelons géants, celles qui rétabliront un équilibre dans l'écosystème. En effet, cette espèce d'abeilles a bâti en elle des mécanismes de défense naturelle visant à cerner l'ennemi et à le carboniser. Il intervient ici l'esprit collégial dans la lutte pour la cause commune. Une vertu typique dans comportement des colonies d'abeilles, c'est l'union de toutes les petites abeilles qui fait la force et c'est par une action en synergie que les espèces venues du Japon détruisent le frelon, leur ennemi naturel. Le texte décrit les manifestations de cet « amas ardent » qui est le titre-thème du roman, en ces mots:

L'amas ardent est une défense développée par les *apis mellifera japonica* contre les attaques des frelons géants. Quand les *Japonica* détectent la présence d'un éclaireur venu marquer leur ruche, elles l'encerclent par centaines puis l'encapsulent, formant de leur corps une boule dont il est le noyau. Elles vibrent alors collectivement, ailes contre ailes et font grimper la température de la boule à quarante-cinq degrés Celsius. Cette température est fatale

au frelon géant. Au bout de quelques minutes, il meurt rôti au centre de l'amas ardent. Les abeilles quant à elles survivent jusqu'à quarante-huit degrés. (Manai, p.169)

Cette masse incandescente (la boule de feu ou l'« amas ardent »), est une métaphore symbolique qui suggère l'entente sociale, la solidarité et le courage par l'esprit de sociabilité pour vaincre l'adversité, car le message ici dit qu'ensemble, on finit par terrasser l'ennemi coriace.

L'espace fictionnel et irrationnel du conte qui met en scène l'abeille et le frelon est un espace-cadre conflictuel, la plate-forme qui favorisera l'insertion de l'autre univers fait de logique rationnelle, montrant les excès politiques et les travers de la religion dans la société des hommes. L'autre séquence narrative nous présente ainsi un espace fragmenté par des frontières imaginaires qui forment la dichotomie spatiale. L'espace géographique humain dans *L'amas ardent* est tripartite car il comprend l'espace oriental réel (Arabie) ; l'espace maghrébin fictif (Sidi Bou et Nawa) et l'espace asiatique (Japon). Les lieux sont couverts de valeurs morales : l'orient signifie la bénédiction, la piété, la droiture, et l'Asie signifie la patience, l'effort. L'Arabie, représentée par le royaume du Qafar, est une terre de pieux croyants; mais sous ce voile de l'Orient se cachent aussi l'hypocrisie, la vanité, l'ostentation et la mégalomanie qui cohabitent chez un prince politiquement dictateur, impérialiste, religieusement fondamentaliste, sexuellement pervers, avec trop de penchant vers l'alcool. Par ses frasques ou écarts de conduite, le prince est l'antithèse de toute la thèse puriste. C'est lui qui était censé servir de modèle et de faire respecter les maximes du Saint Coran, et pourtant il vit imbibé dans les vapeurs du narguilé (sorte d'opium), et est toujours noyé au cœur des bouteilles de luxueux vins. Pire encore, il est concupiscent, aime les mignonnes en plus des orgies sexuelles et les soirées indécentes. Le Don travaillait au palais comme serviteur de ce prince alors qu'il vivait en Arabie. Il y avait tout vu, bien

noté et enregistré les écarts de comportement dans la cour de ce dignitaire:

Le prince et ses compagnons étaient allongés, narguilé fumant, et verres débordant d'alcool. Les femmes n'étaient plus en retrait (en cage) mais elles occupaient le devant de la scène. Ne cachant ni leur présence ni leur corps elles dansaient entre les hommes ... la tente n'était en réalité qu'un luxueux cabaret oriental. (Manai, p. 109)

Ce prince machiavélique du Qafar, dans ses projets, voudrait exporter une forme très ancienne d'Islam aux quatre coins du monde, en commençant par l'implantation du « parti de Dieu » dans toutes les faibles démocraties :« Le Qafar nourrissait des ambitions sans limites [...] les ambitions débordant les frontières [...] les investissements foisonnaient [...] de même que l'hégémonie exercée sur les pays voisins les plus fragiles » (Manai, p.16-17)

Il est évident d'après cet extrait que le Qafar était un pays impérialiste, exportateur d'intégrisme religieux sous couvert de charité et de bonnes œuvres distribuées aux villageois par des légions d'islamistes prêchant la « Fatwa » et l'amour. Pourtant dans cet espace d'Arabie chez ce prince et ses « saints hommes », les femmes sont victimes de violence sur le genre, limitées à des devoirs serviles ; vivant sous la menace de maximes religieuses et patriarcales, de fouets et même de sabres (pour couper les têtes), en cas de velléités révolutionnaires :

Elles n'avaient pas le droit de se hasarder loin de leur tuteur [...] Ainsi avaient légiféré des barbus hissés au rang d'Oulémas et telles étaient les lois au royaume [...] et l'entorse aux lois pouvait facilement aboutir au spectacle d'un dos qui saignait ou d'une tête qui roulait. (Manai, p. 101)

La dichotomie spatiale oppose le « centre » riche à la « périphérie » constituée de pays pauvres. Dans ce cas, la robuste Arabie est un espace situé au centre, loin de la *plèbe* en périphérie. Pourtant le Don, en narrateur homodiégétique, en parle comme d'un espace où les hommes servent Dieu le jour et invoquent l'obscénité dès la nuit tombante. C'est pour cela que le Don s'était précipitamment enfui de ce lieu polluant, contagieux et controversé pour retourner dans son paisible village à Nawa. Car selon le texte, il fallait s'enfuir « loin de l'Arabie des faux religieux [...] et des autoproclamés gardiens de la foi. » (Manai, p.113) Qu'est-ce donc Nawa, cet espace sympathique, à nul autre pareil ?

Nawa est une bourgade de Sidi Bou, un espace de la quiétude où vivent de modestes personnes conservatrices encore repliées sur elles. En effet, Nawa garde jalousement ses us et coutumes ; elle n'est peut-être pas un parangon de piété, mais elle sert *Allah* sans déranger le prochain, sans folie ni autres prétentions. Bref, il y existe un communautarisme et une symbiose écologique fait d'harmonie entre l'homme et la nature. Ce n'est pas du tout étonnant que cet espace soit propice aux abeilles qui y butinent paisiblement pour produire du miel pur : « l'environnement était idéal et un tel nectar était la juste récompense de cette harmonie entre l'homme et la nature... » (Manai, p. 125) Cet espace rustique mais convivial, paisible et simple, était soudain passé du bien pour verser dans le fanatisme, l'intolérance, la violence et la barbarie. Le Don fera la rencontre de ces islamistes gardiens de la foi et s'apercevra que Nawa était devenue sans transition, un espace pour la campagne électorale, convoité par des politiciens et politicards véreux, des aventuriers de tous poils, car des légions islamiques qui ont rejoint les campagnes électorales, militent sous la bannière du « parti de Dieu » avec des *modus operandis* précis. Entre autres, ils ont compris en premier chef que les besoins du ventre peuvent décider de la suite ; et d'abord, ils doivent distribuer des victuailles au peuple affamé et ensuite, les gaver de discours

lénifiants sur Dieu et la fraternité :

Les coffres du pick-up étaient bondés de caisses de nourriture, de couvertures et de vêtements [...] Dieu est Grand [...] les Nawis répétèrent.

-Approchez mes frères et mes sœurs servez-vous ! Ceci est pour vous [...] »

Quand viendra l'heure de voter, votez pour le Parti de Dieu. (Manai, p. 45)

Le nom de Dieu est un thème, une stratégie rhétorique pour obtenir l'adhésion des électeurs de Nawa. Dieu est même un emblème politique et les électeurs du village devenus appâts des islamistes, sont plus motivés par les exigences de leur ventre que par la vertu de leur conscience. Cette stratégie va donner la victoire électorale aux islamistes, et inaugurer pour les électeurs maladroits de Nawa, une véritable descente aux enfers. Car sitôt les élections gagnées, que les barbus mettront à exécution leur projet d'islamisation austère. Cela commence d'abord par des recrutements discrets de jeunes hommes arrachés à leurs familles pour ensuite être envoyés aux fronts sanglants du *Jihad*, guerre islamique appelée par euphémisme « la route de Dieu ». C'est une stratégie rhétorique pour voiler la face lugubre de la violence intégriste. La conversation suivante nous édifie à ce propos :

À la fin de la prière, Daouda attendit le saint homme et se mit sur sa route...

Daouda : Mon Cheikh, j'ai un ami [...] Toumi [...] Est-ce qu'il est venu vous voir pour prendre la route de Dieu ?

Cheikh : Il y a beaucoup de jeunes gens qui viennent me voir pour prendre la « route de Dieu » [...] si votre ami a pris le chemin de Dieu, alors béni soit-il. C'est pour vous que vous devez vous inquiéter. (Manai, p.115)

Ensuite des discours théologiques haranguant les foules de Nawis encore indécis, seront faits de prêches hautement

austères et métaphysiques qui véhiculent une certaine violence invitant les hommes au suicide pour la cause de Dieu, mourir pour Dieu. La vie ne vaut pas un sou, car seul Dieu compte :

Si tu prends le chemin de Dieu, tu ne t'appartiens plus, tu lui appartiens et tu as un pied au Paradis. Tu n'es plus de ce monde [...] tu n'appartiens plus à ta maison [...] à ta femme [...] à tes enfants [...] Dieu t'appelle, tu as pris sa route, tu côtoies ses anges [...] Celui qui ne prend pas le chemin de Dieu [...] mes frères, sa voie est incomplète. (Manai, p. 82-83)

Après la discorde semée au sein des Nawis par des discours sectaires divisant cette paisible société en « bons » et en « mauvais » musulmans, on obtient une société où des croyants appellent d'autres croyants, des mécréants. Des crimes odieux vont se succéder pour éliminer des rivaux politiques, auteurs de contre-discours. Tout ce grabuge sera en vue d'imposer, par force, le règne des intégristes islamistes. Par exemple, à la suite de l'assassinat de Maître Nazih, avocat au barreau et figure emblématique de l'opposition contre les islamistes, un militant d'opposition de l'assemblée s'adressant aux adversaires islamistes sur un plateau radiophonique, s'écria : « Vous l'avez tué [...] vous laissez prospérer la violence ! Vos Imams radicaux appellent quotidiennement au meurtre dans leur prêche ! » (Manai, p. 144).

Le mal dans cet espace humain est dépeint à grand renfort de formes verbales violentes. L'accoutrement, le profil et le faciès des intégristes frisent la terreur et n'augurent pas de sympathie. Car les islamistes sont rentrés dans l'espace vital des Nawis pour bousculer leur quotidien tout en imposant à ceux-ci leur croyance, leur style et leurs frocs. Par exemple la longue barbe peut transformer violemment l'apparence physique d'un individu. Aussi surgissent-ils partout des porteurs de barbe devenus méconnaissables. Le Don est surpris et dépaysé quand il rentre dans son village, car tout le monde y a changé. Les

intégristes ont imposé leurs lois aux hommes et aux femmes qui portent de longs voiles noirs. La couleur noire lugubre et criarde est très redondante et elle peut violemment choquer la vue et irriter l'œil humain. Le concept « noir » itératif, devient agressif et c'est une redondance qui sert à amplifier la violence par le ton agressif de la couleur. La logistique adjectivale dominée par la couleur noire qui s'impose symphoniquement dans le texte (drapeau noir, barbe noire). Cela va présager d'une atmosphère macabre.

En effet, la description des scènes d'embuscade terroriste, le massacre et l'hyperbolisation des détails de la tuerie, mettent en évidence l'extrême cruauté des groupes intégristes et terroristes tels que « la katiba », qui va massacrer des soldats gouvernementaux pris en étau dans une embuscade. La force violente de la scène donne fureur et frayeur au lecteur :

Le guet-apens venait de se refermer sur les gardes-frontières [...] une puissante mine artisanale explosa sous la dernière jeep du convoi [...] le véhicule atterrit toit contre terre et devint boule de feu [...] ils étaient une quinzaine d'hommes à vider kalachnikov et grenades sur les deux premières Jeep ; les assaillants avançaient vers la patrouille [...] la canardant [...] les armes automatiques crachaient la mort à haute fréquence. (Manai, p. 228)

La tuerie hyperbolisée décrit le réalisme cru dans cette scène de guerre asymétrique, presque similaire à la précédente scène de bataille entre les insectes dans l'espace-cadre ; mais à la seule différence que pour les hommes. L'arme qui décime est la kalachnikov, elle « crache la mort », et pour les seconds, ce sont « les mandibules » de frelons qui découpèrent les abeilles en pièces. Voici prélevé du texte, l'hyperbole de la violence lors du carnage des soldats : « chairs et os déchiquetés. Le pourpre sang inonda le sol » (Manai, p. 229). Du sang « inondant » le sol comme un fleuve qui inonde l'espace, c'est hyperbole de la quantité qui vient amplifier cette violence inouïe. Ensuite, les

blessés par la suite vont être achevés par un acte horrible et bestial :

« L'Emir sortit une caméra et la mit en marche »  
Egorgez-les jusqu'au dernier  
Toumi et ses compères allongèrent les corps sur le ventre  
et sortirent leurs longs couteaux ... » . (Manai, p. 229)

L'espace, naguère convivial de Nawa, fut ainsi troublé par la mort et la haine. Dans cette sphère paisible où des jeunes étaient de simples épicuriens (s'amusant ensemble et jouant aux cartes), il n'existe aujourd'hui que des monstres comme Toumi, le fanatique endoctriné qui est devenu un féroce égorgueur sous l'instigation des intégristes barbus venus du Qafar.

Considérant l'espace insectogène et l'espace humain, deux espaces enchâssés l'un dans l'autre et marqués par la dichotomie et la belligérance, on est en droit de se demander quels entrelacs est-il possible d'établir entre l'espace irrationnel violent de l'insecte dans le récit-cadre (discours fictionnel) et l'espace rationnel violent des hommes dans le récit enchâssé (discours rationnel)? Comment le conteur, à partir d'un sème commun, la violence, va-t-il user du code linguistique pour matérialiser l'enchâssement d'un espace dans l'autre ?

La mise en abyme va être facilitée par des techniques s'inspirant du code linguistique. La technique affabulatoire permet au conteur de personnifier l'insecte du bien, l'abeille (paisible comme le peuple innocent de Nawa) et l'insecte du mal, le frelon d'Asie (horrible comme les sectaires barbus venus du Qafar). L'anthropomorphisme tel qu'on va le voir est l'instrument qui forme ces entrelacs entre les deux espaces.

Les frelons d'Asie, insectes très rares au Maghreb sont entrés accidentellement dans Nawa, cette sphère paisible. Ils sortaient des caisses qui se trouvaient dans la cale d'un navire venu du royaume du Qafar, car ce même navire portait à son bord des légions de barbus qui débarquèrent. Remarquons que dans le mot « Qafar » il y a violence onomastique : la déformation

esthétique du nom réel d'un pays, le Qatar pour des besoins de fiction et de fabulation. C'est de ce cadre spatial fictif (le Qafar), que sont partis les frelons et les barbus islamistes. Les frelons ont des traits humains, caractéristiques de terroristes islamistes, barbus, violents et barbares. Cette projection anthropomorphique peut se lire ici : « une horde de frelons géants jaillissait entre les arbres, velus, de noirs vêtus, affichant en plein jour leurs intentions assassines... » (Manai, p.121). Ici, la personnification use de lexèmes du paradigme humain, et les traits anthropomorphisés proviennent des transferts de sens parfois violents :

- « horde » de frelon (comme des hordes de criminels) car on dit plutôt un « essaim » de frelon.
- frelons « velus », (c'est l'homme qui est velu ou barbu) l'insecte ou l'animal est poilu.
- frelons « vêtus de noirs » comme les islamistes habillés en longue tuniques noires ;
- frelons « assassins » et barbares comme les islamistes-égorgeurs, impitoyables assassins et barbares. Il est d'ailleurs dit à la page 129, « Ces frelons [...] ces insectes barbares... » (on ne dit pas d'un insecte qu'il est « barbare », car cette violente adjectivation appartient au paradigme de l'humain).

La personnification attribue ainsi aux frelons les mêmes traits sinistres que ceux des intégristes barbus en établissant des sèmes communs entre ces deux types. Cette corrélation se réitère ici dans une caractérisation des frelons « barbus » et « hideux », ce qui vient amplifier le ton tragique et le fantastique dans ce conte : « Même l'apparition d'un frelon éclairé à la barbe hideuse, ne gâchait pas la fête » (Manai, p.223). Cette analogie se confirme pendant l'interrogatoire musclé d'un professeur libéral par la police intégriste, lorsque le narrateur établit une proximité entre le policier barbu et un frelon: « les poings collés à la table, ses index se touchaient avec la frénésie d'un frelon claquant sa mâchoire... » ((Manai, p.205) (claquer la mâchoire est signe de violence et d'impatience et ce trait humain est prêté

ici à l'insecte). L'homme a une mâchoire, mais l'insecte a des mandibules. Il se dégage ici une association parfaite de traits entre frelons sauvages et policiers violents. Autant le narrateur donne aux frelons des attributs des fondamentalistes barbus, autant il donne aussi aux barbus des attributs du frelon (*vice-versa*). Le paradigme de la violence range syntaxiquement dans un même registre, tous les suppôts du mal et de la cruauté. On peut ainsi établir la syntaxe des adjuvants de la violence et obstacles à la paix dans l'espace du roman. Voici proposé le manichéisme expliqué par des éléments de la proxémie qui rassemble toutes les forces adjuvants du mal : les frelons géants+ Le prince + les politiciens du « Parti de Dieu » + les intégristes barbus + les miliciens + les policiers islamistes + les universitaires fondamentalistes. Cependant dans un autre paradigme les abeilles, quant à elles, sont des insectes du bien, assimilées aux « filles » du Don. Les adjuvants du bien constituent la syntaxe de toutes les forces positives. Ce sont : les abeilles de Nawa, « les filles » + le Don + les amis du Don + les abeilles du Japon (l'amas ardent) + le Professeur Tahar + Jannet + Daouda. Ainsi se présente la sphère manichéenne dans le roman où le bien et le mal sont en perpétuelle rivalité, car ceci est la représentation iconique du monde dualiste où nous vivons.

### Conclusion

L'étude sémiotique du roman-conte, *L'amas ardent* de Yamen Manai, laisse voir deux mondes imbriqués, deux sphères marquées par le manichéisme, le bien et le mal. Grâce à une logistique stylistico-sémiologique, l'évaluation des signes met en évidence le réseau de la violence humaine enchâssée dans la violence animale. La syntaxe des personnages humains et des insectes personnifiés s'articule autour des adjuvants du bien et des adjuvants du mal. Ce qui montre bien qu'au-delà de l'exploration de l'espace sémiotique du texte, la sémiotique est ici un modèle iconique de la dualité significative de l'univers. La métaphore de la violence, les techniques d'affabulation et

l'hyperbole des traits caractériels projettent aux yeux du lecteur des symboles du chaos social. La violence Narrativisée par la fable et l'intrigue du roman de Yamen Manai, la violence se présente comme le reflet de la crise politico-religieuse dans diverses régions du monde arabe devenues au fil des années des espaces de plus en plus radicalisés, étendant comme une hydre les tentacules de l'intégrisme coercitif partout dans le monde. L'univers conflictuel de l'insecte dans le conte écologique n'est qu'une mimesis de la sphère des humains, un espace fait de conflits politiques avec soubassements religieux. Toutefois, le modèle exemplatif de l'abeille reste la copie corrigée des insuffisances humaines. L'espace du texte est un macro-signe dont l'écriture symphonique (très peu linéaire, avec sa structure désordonnée, ses digressions, ses « flash-back » intempestifs, et ses camouflages), réussit malgré ce désordre, son pari esthétique d'associer la société du conte (espace fictionnel et illogique) et la société humaine (espace réel et logique). Car, par similitude il met dans une même assiette, comme Ravaivoson (2018) le fait remarquer, les « frelons dévoreurs et les maquisards égorgés ». Mais le code gnomique dans ce conte nous instruit que ce désordre apparent est en réalité bien ordonné, car au bout des méandres du texte se peaufine l'espoir de vaincre le mal en développant une stratégie. Les abeilles sont sémiotiquement la symbolique du peuple tunisien qui subit l'assaut de la violence sectaire et qui pourrait tout aussi bien se constituer en une boule de feu contre l'adversaire intégriste. Car tout comme cette boule de feu, cette incandescence solidaire (stratégie de l'insecte), la société tunisienne en particulier et celle de tous les pays du monde déstabilisés par l'hydre dévorante du terrorisme et de l'intolérance religieuse, doivent développer une stratégie, leur « amas ardent », pour venir à bout de la gangrène sectaire qui tue les humains au quotidien.

## Références

- Barthes, R. (1972). *Le degré zéro de l'écriture*. Seuil.
- Boumlic, R. M. (2015). *Le merveilleux et le fantastique en littérature*. Casden.
- Brian, M. (2006). *Insects and human life*. Berg *Le Figaro littéraire* (sept 1957), 121.
- Groupe U. (1970). *Rhétorique générale*. Seuil.
- Khadra, Y. (2004). Je n'appartiens à aucun cercle fermé... (interview).  
Propos recueillis par Bouziane Ben Achour. El Watan (18 mai),  
17. <https://www.algerie-dz.com/Yasmina-Khadra-Je-n-appartiens-a-aucun-cercle-ferme.html>
- Le Petit Robert* (2011). Manichéisme.
- Lotman, Y. M. (1990 a). Artistic space in Gogol's prose. *Russian Literature Quarterly*, 24,199-242
- Lotman, Y. M. (1990 b). *Universe of the mind: A semiotic theory of culture*. Indiana UPress.
- Lotman, Y. M. (1998). *Les langages de l'espace*. PUF.
- Lotman, Y. M. (2005). *On the semiosphere*. Gnozis.
- Manai, Y. (2017). *L'amas ardent*. Elyzad.
- Mondonoli, D. (2002). Comprendre... *Notre librairie, revue des littératures du sud*, 148 (juillet-septembre : « Penser la violence »), 3.
- Ngalasso, M. M. (2002). Langage et violence dans la littérature africaine écrite en français. *Notre Librairie, revue des littératures du sud*, 148 (juillet-septembre : « Penser la violence »), 72-79.
- Ranaivoson, D. (2018). La fable écologique et politique d'une Tunisie en quête de modèles. *Africultures* (29 janvier). <http://africultures.com/fable-ecologique-politique-dune-tunisie-quete-de-modeles/>